

PRÉDATRICE

de se fonder et de progresser

Une société, qui ne sait plus consciemment d'où elle vient et où elle va, qui a perdu toute confiance en elle-même et qui a fini peu à peu par renoncer à agir. Une société, où les brigands vivent en paix entre eux et où on ne peut pas capturer les voleurs de banques. Une société où les jeunes apprennent, sur les bancs de l'école, que la violence prédatrice est le chemin le plus court pour obtenir la fortune. Une société de copinage où des gens sont devenus extrêmement riches et d'autres extrêmement pauvres. Une société dans laquelle les idées dominantes sont les idées de ceux qui dominent.

Une société agitée et anxieuse, qui opprime la vie et empêche la créativité sociale. Une société où on ne peut plus exercer sa citoyenneté avec courage, avec énergie et force pour dire ce qui n'est pas bon à entendre. Bref, une société où on ne devient un homme véritable que dans la mesure où on ressemble à un «prédateur».

Ainsi, la violence collective et la prédation sont en voie d'être enracinées dans la structure profonde de la société, dans son centre d'existence. Elles ont défait et déformé les institutions de la société tout entière, détruit les rapports sociaux, fragilisé les réseaux de solidarité habituels et étouffé des qualités humaines, telles que l'altruisme et la justice sociale. Quotidiennement, elles nous font découvrir des traits inédits de la réalité sociale algérienne : la brutalité des mœurs, le tempérament prédateur et l'état d'esprit d'une société dans le même temps. On observe, en effet, que ces deux monstruosités que sont la violence collective et la prédation se sont formées peu à peu, à petits pas, et qu'à aucun de ces pas elles n'ont rencontré de résistance ; au contraire, les dirigeants politiques et les notables économiques de tout bord trouvaient cela normal et y prenaient goût. Si bien qu'aujourd'hui, ces deux monstruosités revêtent l'aspect d'un phénomène «normal», qui peut se prolonger indéfiniment sans susciter surprise et indignation. Elles sont perçues comme des actes d'affirmation, d'expansion, de puissance et de conquête : une forme de virilité, de réussite sociale, de fierté. On assiste, ici, à une société, qui n'a plus assez de ressources de pouvoir diverses et d'éthique pour fabriquer «l'homme de travail».

C'est une société, où seul l'argent et les privilèges constituent des facteurs déterminants. Sa référence au monde de la morale, de l'éthique et du progrès s'est rompue. Son horizon temporel s'est rétréci. Plus aucun projet collectif n'est en mesure de la mobiliser. On ne saurait dire d'où cela provient ! Certaines approches théoriques, liées à des champs de recherche particuliers, tentent d'expliquer tous ces actes de violence et de prédation par des évolutions historiques ou par un habitus social, voire par un équipement psychologique privilégiant des processus psychiques, ou encore par des mécanismes neurophysiologiques qui font de l'instinct prédateur une forme d'énergie spécifique endogène qui se déchargerait d'une façon ou d'une autre. Toutes ces études suggèrent que l'acte de prédation est consubstantiel à une «prédisposition potentielle». Dans une analyse plus large et pleine d'originalité, qui touche à l'organisation sociale dans toute sa profondeur et sa complexité, l'économiste et sociologue Thorstein Veblen, dans sa critique de la société américaine à la fin du XIX^e siècle, a su mettre en relief avec pertinence que l'homme devient prédateur par imagination et calcul.

Cet auteur nous apprend à discerner qu'il y a deux hommes en chacun de nous : l'homme de travail, aux prises avec la nature qu'il maîtrise en lui obéissant, par la connaissance et l'utilisation intelligente des relations de cause à effet, l'homme de proie, agressif, jaloux, qui enlève aux autres par la violence

ce qu'il n'a ni mérité par son effort ni produit par lui-même. L'un vit en paix avec ses semblables, l'autre se mesure perpétuellement à ses voisins ou à ses ennemis, et quand il ne les soumet pas à son bon plaisir par la force, il les humilie par sa supériorité, ses exploits, sa fortune...».

La violence prédatrice : un mal qui empêche une communauté de vivre ensemble

Pour Veblen, les instincts prédateurs sont présents en tout homme. Ils prennent, néanmoins, plus ou moins de force selon le milieu social et les conditions de vie, qui président au développement et à l'éducation des individus. C'est ainsi que chaque société respective forme l'homme ou plutôt les sortes d'hommes dont elle a besoin. T. Veblen ne manque, cependant, pas de nous rappeler que le plus indispensable de tous les instincts, pour le progrès de la culture, est «l'instinct artisan». Celui-là même qui façonne «l'homme de travail» et qui a disparu de la société algérienne. Prédation et culture sont donc imbriquées, de façons très diverses.

La personnalité du prédateur est le produit de la tradition culturelle. C'est le résultat cumulatif d'un ensemble d'habitudes, d'attitudes et de traditions. Aussi, et de tout ce qui précède, on est en droit de lever les yeux, et de poser une multitude de questions concernant la violence collective et la prédation, qui règnent en Algérie. Deux fléaux, qui empêchent la communauté algérienne d'être une collectivité reliée par un système de valeurs

On assiste, ici, à une société, qui n'a plus assez de ressources de pouvoir diverses et d'éthique pour fabriquer «l'homme de travail». C'est une société, où seul l'argent et les privilèges constituent des facteurs déterminants. Sa référence au monde de la morale, de l'éthique et du progrès s'est rompue. Son horizon temporel s'est rétréci. Plus aucun projet collectif n'est en mesure de la mobiliser.

réelles, c'est-à-dire une société en devenir, où les individus «restent liés malgré toute séparation» (Tönnies).

Dans cette perspective, la question préalable qu'il convient d'aborder avec minutie est la suivante : pourquoi la société algérienne, qui espérait changer positivement la vie au lendemain de l'indépendance, s'est transformée en une communauté qui ne produit, dans une large mesure, que de la médiocrité, de la perversion, de la cruauté, de la prédation et de la violence ? Comment a-t-on fait pour que le beau et le bien disparaissent de la vie quotidienne, et pour qu'il ne reste plus qu'une culture indéfinissable, mesquine et sans joie ? Comment a-t-on fait pour que l'Algérien devienne insensible à la douleur et à la souffrance de l'autre, indifférent, intolérant, haineux et fanatique : quelqu'un qui ne s'indigne plus ? Comment se sont constituées et répandues toutes ces attitudes prédatrices, qui font l'objet, aujourd'hui, d'un «apprentissage spécial» dans les rapports sociaux et dans différentes institutions ? Comment a-t-on fait pour que la jeunesse ne donne plus un sens et une valeur à l'existence humaine, à la vie et au monde ? Comment a-t-on fait pour que les conduites sociales n'aient plus la transparence morale et la tolérance religieuse d'autrefois ? Comment a-t-on fait pour que l'«esprit» de clan (le mode narcissique), ce trait si caractéristique du tempérament rapace, remplace l'«esprit» de solidarité (le mode altruiste) ? Comment a-t-on fait pour que toute une communauté se transforme en des «conglomérats d'ethnies» et sombre dans la violence et la prédation ? Oui, comment a-t-on fait pour que «tout se détache» et devienne chaotique dans une Algérie qui aspirait à la naissance d'un «homme nou-

veau» ? Autant de questions devenues cruciales, si l'on veut cerner la crise sociale que vit l'Algérie et mettre à jour les processus idéologiques qui la sous-tendent.

Il s'agit, là, d'une réalité sociologique obscure et complexe qui concerne la détérioration des conditions d'existence d'une société dans la vie réelle de tous les jours. Car, dans l'étonnement de ce qui nous arrive, l'histoire nous apprend que quand les peuples ont subi longtemps un mode de vie prédateur et oisif, leurs instincts prédateurs s'incrémentent dans un système de pensée de l'individu et contribuent ainsi à la formation d'une mentalité collective particulière : la mentalité rapace ou le tempérament prédateur. Et ce, d'autant plus qu'en Algérie le système éducatif n'assume plus sa fonction d'enculturation et de socialisation, c'est-à-dire la façon pour un enfant d'entrer dans une culture et de devenir ainsi un membre accepté dans sa société. En effet, l'école comme réalité sociologique n'a pas changé grand-chose dans la conduite de l'enfant et dans son univers de représentations : elle n'a pas adouci les mœurs. En ne combattant pas, efficacement, les «passions brutales» et les «pulsions de haine» de l'enfant, l'école algérienne continue de former une jeunesse autodestructrice. C'est une école qui s'est transformée en un lieu clos d'autopunition et de flagellation, et qui a failli là même où elle aurait dû concentrer ses efforts et ses priorités : construire le sens du social afin d'aider l'enfant à développer des tendances de coopération, d'entraide, d'ouverture et de tolérance envers d'autres parties de l'humanité.

La violence prédatrice : résultat d'un contexte politique, social, éducatif et culturel défaillant

C'est ainsi, par exemple, qu'en étudiant les causes de la délinquance, Travis Hirschi a pu dégager, dans sa «théorie du lien social», deux lois essentielles : plus un jeune est attaché à ses parents et à son école, moins il risque de devenir délinquant ; plus il est engagé dans un projet scolaire ou de formation, moins il a tendance à commettre des délits. Or, aujourd'hui, dans le contexte politique, économique, social, éducatif et culturel, qui prévaut en Algérie, nos jeunes sont de moins en moins attachés à leurs parents, à leur école, ou encore à un quelconque projet de société. Ils ne croient plus dans la validité des règles sociales et morales.

On ressent, ici, l'incidence de la culture péculaire et prédatrice sur l'éducation et le comportement des jeunes. Même le père est méprisé : on lui reproche de mener une vie laborieuse et pauvre. Le père pacifique et travailleur n'est plus le premier modèle du fils. On entend de plus en plus dire dans les familles algériennes : «Pourvu qu'il ne devienne pas comme son père !» En effet, la famille algérienne ne croit plus aux vertus de

l'effort : ses valeurs se sont inversées brutalement. Le guide du fils, la figure idéale, le maître protecteur, le justicier, celui qui va influencer ses pratiques sociales et participer à son endoctrinement, par le biais de l'imitation, c'est bien l'apparence de l'autre : l'homme «rapace», l'homme «pillard», l'homme «mercenaire». On assiste, ici, à la disparition de l'«instinct artisan», au profit de l'«instinct prédateur», au sein de la société algérienne. Cela provient du fait que les comportements de prédation sont admirés et valorisés, voire idolâtrés par les jeunes et les moins jeunes. Aujourd'hui, les jeunes se fondent, aisément, dans la vie adulte avec des attitudes prédatrices violentes. Tous ces comportements représentent un point d'observation privilégié des principaux changements sociaux, qui sont à l'œuvre au sein de la société algérienne. L'Etat, lui, est devenu une simple machine administrative anonyme sourde et aveugle, qui peine à combattre les appétits de prédation des «groupes privilégiés». Il est incapable d'intervenir, efficacement, pour redresser les dysfonctionnements, rétablir les cohésions et restaurer les équilibres.

En Algérie, il ne représente plus «une identité historique avec sa mémoire, ses rêves, ses mythes fondateurs, sa culture et ses repères, ses œuvres et son «génie» comme on dit» (F. Gros). C'est un Etat éclaté et impuissant, qui sent lui échapper le contrôle du tout.

Il n'est plus composé de «sujets politiques», de «citoyens». De ce fait, il ne peut plus façonner le visage de la nation et assurer l'appartenance et la continuité d'une conscience collective, c'est-à-dire affirmer et rappeler périodiquement la prééminence de la communauté (du bien commun) sur l'individu. Aujourd'hui, il est asservi par les intérêts matériels de la «globalisation» : ce système incroyablement brutal et déshumanisant, aussi bien pour les pays développés que les pays en voie de développement.

En effet, la tendance à la mondialisation actuelle a précipité les responsables des pays en voie de développement dans la course à la prédation. On assiste, dans ces pays, à la pratique d'une violence prédatrice feutrée, masquée et rampante ; autrement dit, au développement d'un redoutable néo-colonialisme économique, politique et culturel généralisé. Une forme de recolonisation dans le grand partage Nord/Sud, qui se réalise insidieusement par les diverses formes d'un échange inégal dans l'écoulement des flux de marchandises, d'informations et d'images. Ce qui contribue, pour une grande part, au renforcement des différents systèmes sociaux en place, plutôt qu'à leur changement. C'est de la sorte que la violence prédatrice devient «normale» dans les pays en voie de développement.

Pour le cas algérien, les gouvernements successifs se sont montrés impuissants à définir une stratégie à son égard. Ils n'ont pas mis en œuvre une vision globale, qui situerait les responsabilités de chaque acteur de l'édifice institutionnel, et de chaque composante de la société.

Les élites civiles, elles, ont été promptes à baisser les bras. Elles ont vite compris que la violence prédatrice leur échappe. Cette dernière continue, impunément, de se dérouler d'une façon répétitive et constante au sein de la société.

Par l'alternance de ses formes, elle prend l'aspect d'un destin, de quelque chose qui serait là depuis toujours, et qui serait vouée à une répétition sans fin. Elle ressemblerait, en Algérie, à une sorte de catastrophe naturelle, semblable à la sécheresse ou à l'inondation. Enracinée à travers toute la société et la structure des institutions, elle constitue la trame sous-jacente de l'histoire sociale et politique de l'Algérie.